

Daniel BARTHELEMY

avec la collaboration des membres du Groupement Archéologique du Mâconnais :

Roseline JENNY, François COGNOT, Thierry PELEGRI, Pierre PROST.

ÉTUDE D'UN DÉPOTOIR DE VAISSELLE CULINAIRE DU II^e SIÈCLE, Fouille de la maison médicale du Clos de La Moussière, Cours Moreau, à Mâcon (Saône-et-Loire)

I. CIRCONSTANCES DE LA DÉCOUVERTE

Bien que situé dans un secteur connu comme sensible du point de vue archéologique, le projet de création d'une maison médicale à l'angle du cours Moreau et de la rue des Epinoches (Fig. 1) n'a jamais été soumis à l'avis du Service Régional de l'Archéologie de Bourgogne. Dans ces conditions, l'intervention des archéologues n'a été possible qu'au moment du décaissement général par l'entreprise chargée du terrassement. Les vestiges se concentrant dans l'angle sud du terrain, une zone a pu être préservée durant 15 jours pour permettre la réalisation d'une fouille de sauvetage urgent. Celle-ci a été menée dans un cadre bénévole par le Groupement Archéologique du Mâconnais en mars/avril 1991. Dans ces conditions, il est bien évident que les observations et le recueil des données n'ont été que partiels.

Malgré ces circonstances peu favorables, les structures découvertes et le mobilier mis au jour, et en particulier le dépotoir de potiers, ont apporté des éléments novateurs et enrichissants quant à la connaissance de l'histoire antique de Mâcon.

II. LE CONTEXTE GÉNÉRAL

1. Le site par rapport à la topographie antique (Fig. 1).

A quelque 70 km au nord de Lyon, sur la rive droite de la Saône, l'*oppidum* éduen de *Matisco* entre dans l'histoire grâce au récit de César. Avec la colonisation romaine, au bourg fortifié établi sur une éminence rocheuse dominant la rivière succède une ville prospère. Son expansion s'explique par sa position géographique : elle constitue une étape sur l'axe d'échanges et de circulation formé par la Saône et la voie d'Agrippa.

Malgré les nombreuses découvertes qui, depuis le XVIII^e s., attestent de l'occupation gallo-romaine, la nature et la topographie de l'agglomération antique restent encore mal connues.

L'espace urbain des I^{er} et II^e s. apparaît comme vaste et occupé de façon plutôt extensive. Cette image est donnée en particulier par la nécropole antique qui s'étendait sur une aire au sud et au sud-ouest de la colline où s'élevait l'*oppidum*. Les fouilles de la rue des Cordiers (Barthélemy et Depierre 1990) ont notamment révélé des espaces où se concentraient les dépôts funéraires alors que d'autres zones s'avéraient vierges de vestiges. A l'ouest, les fouilles de la rue de l'Héritan (Barthélemy 1986) ont permis de mettre en évidence une zone artisanale (travail du fer et de l'os) traversée par une voie large et bien empierrée. Aucune construction en pierre n'a été repérée lors des recherches. Ces découvertes ont confirmé les observations faites dans cette partie de la ville lors du creusement de la tranchée d'installation de la ligne de chemin de fer Paris-Lyon-Marseille (Jeanton 1927) au siècle dernier.

Au-delà de ce secteur, des fouilles à l'emplacement du parking Rambuteau (Barthélemy et Pelletier 1995) n'ont pas révélé une limite matérialisée de l'occupation antique, mais plutôt une continuation plus lâche de la zone artisanale avec, dans cet endroit, de vastes excavations d'où avait été extrait du limon destiné à la construction. Dans le courant du II^e s., une fois l'extraction abandonnée, ces fosses ont servi à déposer des restes de chevaux et de chiens.

D'autres secteurs ont permis de reconnaître des espaces d'activités, ou de rejets, en marge des habitats proprement dits : rue de Veyle (Barthélemy 1991), sur la pente orientale de la colline, le rocher calcaire affleurant a été exploité, puis cette carrière a servi de dépotoir. Au sud, entre la nécropole et l'*oppidum*, rue Guichenon (Cognot 1990), une zone de dépotoir a pu être explorée.

En ce qui concerne le bâti, que ce soit les constructions monumentales ou l'habitat populaire, les traces sont peu nombreuses. La découverte du trésor de Mâcon à l'emplacement supposé d'un temple lors de l'édification de l'Hôtel Dieu au XVIII^e s. et les blocs

d'architecture en réemploi dans la muraille du *castrum* attestent de l'existence de bâtiments d'importance.

Dans cette problématique qu'est la définition de l'histoire urbaine de *Matisco*, le site du clos de la Moussière, cours Moreau a révélé pour la première fois une stratigraphie s'étageant du I^{er} s. av. J.-C. au IV^e s., et cela dans un contexte d'habitat.

2. Stratigraphie générale.

Malgré les conditions difficiles dans lesquelles s'est déroulée l'intervention archéologique, nous avons pu, à l'issue de celle-ci, proposer 7 phases distinctes définissant l'occupation du site. Ce phasage repose sur l'observation et l'étude des stratigraphies, des structures et du mobilier dans les deux secteurs qui ont pu être fouillés.

- **Phase 1** : fosse de rejet indiquant une fréquentation du site durant la période augustéenne (campagnienne C, plat à vernis rouge pompéien italique, plat en imitation sigillée et amphore Dressel I).

- **Phase 2** : premières traces de construction, mur en pierre daté par un gobelet d'Aco. Période tibérienne.

- **Phase 3** : période Claude/Néron, construction d'un bâtiment important (fresques, fragments de marbre), sa destination n'a pu être déterminée, les structures mises au jour s'alignent sur les rues actuelles (cours Moreau et rue Tilladet) et montrent un aménagement tenant compte d'une pente nord-est/sud-ouest du terrain, déclinée aujourd'hui disparue.

- **Phase 4** : dans le courant du II^e s., l'habitat se dégrade de manière significative et on aboutit à une réorganisation du site.

- **Phase 5** : le site change de vocation puisque c'est dans le courant de cette phase que s'inscrit le dépotoir de vaisselle culinaire.

- **Phase 6** : il s'agit d'une phase de destruction, une épaisse couche de démolition contenant en particulier des fragments d'architecture de terre brûlés recouvre le dépotoir. Un incendie semble bien être la cause de l'abandon du site.

- **Phase 7** : période d'abandon au III^e s.

- **Phase 8** : des monnaies et de la céramique type "Portout" marque une réoccupation du site au IV^e s.

Cette dernière présence clôt la stratigraphie. Cette zone de la ville "hors les murs" prend une vocation agricole. Il faudra attendre le XVIII^e s. pour qu'à nouveau l'urbanisme s'intéresse à ce secteur.

3. L'unité stratigraphique 10, une accumulation de céramique commune.

a. Situation, datation.

Découvert dans la bande réservée lors du décaissement et dénommée secteur 1, au sud-ouest du terrain, le dépotoir a été défini en tant que l'unité stratigraphique 10 (u.s. 10). Il n'a pas été possible, vu l'urgence, de procéder à une fouille stratigraphique de ce niveau et nous ne pouvons le considérer que comme un lot unique. Mis au jour dans un angle du décaissement, il était appuyé contre un mur bien appareillé, large de 60 cm, et parallèle au cours Moreau. La construction de ce mur semble s'inscrire dans la phase 3, mais il n'a pas été possible d'en étudier la base et la fondation. Un autre mur, de facture beaucoup plus grossière et perpendiculaire au premier, servait également d'appui à

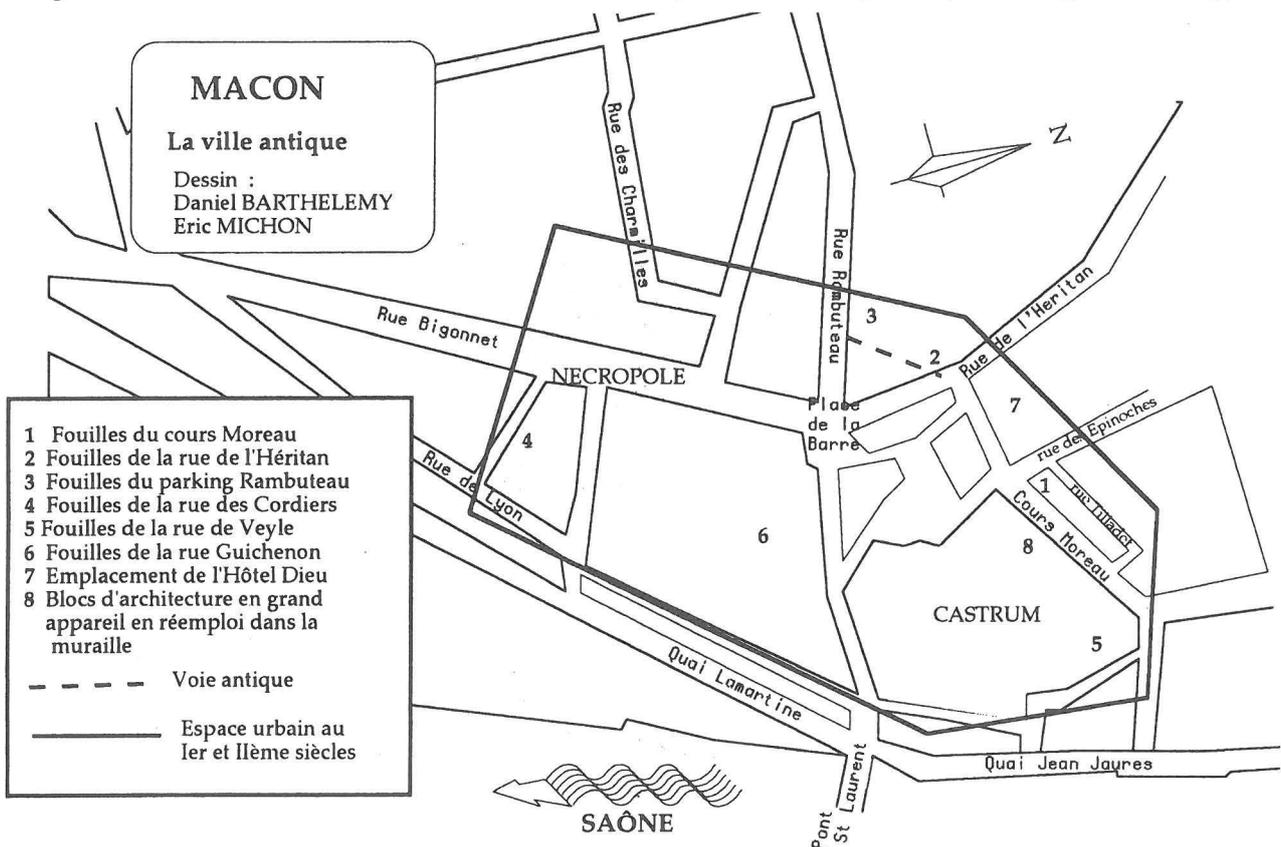


Figure 1 - Mâcon antique.

l'u.s. 10. Non fondé, il reposait sur le même niveau que le dépotoir. Côté cours Moreau et côté rue des Epinoches, les coupes de terrain n'ont pas permis d'étudier l'environnement du dépotoir qui se limitait, dans son extension, à l'espace accessible.

La partie supérieure du niveau a livré de la céramique fragmentée. C'est à la base de ce niveau que sont apparues des formes quasiment complètes.

La datation de la phase d'utilisation du dépotoir, la dernière d'occupation pour le Haut-Empire, repose sur la découverte d'une série de monnaies. Dans le secteur 2 (zone de la cage d'ascenseur), dans le niveau scellé par la couche de destruction de la phase 6, donc contemporain de l'u.s 10, ont été retrouvés un sesterce de Faustine aînée et un *dupondius* illisible mais datable de la deuxième moitié du II^e s. Dans ce même secteur, le niveau correspondant à la phase 4 contenait un sesterce d'Antonin le Pieux. Le dépotoir lui-même n'a livré aucune pièce, mais le numéraire du secteur 1, qui couvre les I^{er} et II^e s., est représenté, pour le II^e s., par des bronzes à l'effigie de Trajan, Hadrien, Antonin le Pieux, Faustine aînée, Faustine fille, Lucille et Lucius Verus. Les monnaies plus récentes sont du IV^e s. En conséquence la datation proposée pour le dépotoir sera le troisième quart du II^e s.

b. Arguments en faveur d'un dépotoir de potier.

Il faut d'abord considérer la présence, dans la couche de destruction qui recouvre le dépotoir, de fragments de paroi de four qui prouvent l'existence proche d'une structure de cuisson.

Quant à l'u.s. 10, plusieurs faits amènent à la conclusion qu'il s'agit bien du dépotoir d'une officine de potier. Tout d'abord les éléments retrouvés sont presque exclusivement des tessons de céramique, voire des vases entiers, ceci exclut donc l'hypothèse du dépotoir ménager (pas de rejets alimentaires). De plus la céramique retrouvée appartient au registre de la vaisselle culinaire ou de préparation et les vases offrent, en ce qui concerne la pâte céramique, une homogénéité certaine. Sur les éléments découverts, nous avons pu observer des déformations et des surcuissons, mais il est vrai que le dépotoir ayant subi les conséquences d'un incendie, l'identification des ratés de cuisson n'est pas évidente.

L'examen de ces données nous amène à conclure que nous avons affaire à un lot de céramique mis au rebut au stade de la production.

III. LE MOBILIER DU DÉPOTOIR : UN ENSEMBLE DE VAISSELLE CULINAIRE

1. L'étude du mobilier et données générales.

Afin d'étudier ce matériel nous avons d'abord entrepris un travail de tri en isolant les tessons caractéristiques, c'est-à-dire les bords, les fonds et les anses, en même temps qu'un classement par types de vases. L'ensemble de ces éléments a fait l'objet d'un inventaire. Le calcul du NMI a été réalisé à partir des bords. On constate d'ailleurs que si, par le comptage des bords, on arrive à un NMI de 268, toutes formes confondues, le dénombrement des fonds ne permet de comptabiliser que 106 individus. Cela peut s'expliquer par le fait que les fonds intacts ont pu être utilisés pour un

usage interne à l'atelier.

Un travail de reconstitution des formes a également été mené. Celui-ci, loin d'être achevé, est complexe du fait de l'uniformité de la production en ce qui concerne la pâte céramique. L'observation macroscopique des tessons montre une argile fortement dégraissée et une répartition peu homogène du dégraissant. Si de la chamotte a été remarquée, on relève surtout comme éléments ajoutés à l'argile des grains de quartz dont la taille peut atteindre entre 3 et 4 millimètres.

Les formes identifiées (plats à cuire, marmites, pots...) et l'aspect de la pâte céramique (fortement dégraissée pour résister aux chocs thermiques) permettent de considérer la production de l'atelier comme de la vaisselle culinaire.

Le travail de reconstitution est aussi compliqué par les conséquences de l'incendie, en effet certains tessons ont recuit en milieu oxydant alors que les vases ont été cuits à l'origine en mode réducteur (cuisson en mode B), d'où certains collages entre des tessons orangés et des tessons gris.

Du point de vue technique, les vases ont été fabriqués au tour, puis repris à l'estègue, cela est visible sur les fonds dont certains n'ont justement pas été repris et ont gardé les traces d'un décollement à la ficelle. L'aspect général de la production est fruste, on n'observe pratiquement pas de décors, sinon des sillons sur quelques formes. Si le traitement des surfaces se résume à un simple essuyage après tournage, on remarque cependant un lissage, voire un lustrage des parois sur quelques poteries. Nous reviendrons sur ces traitements particuliers en détaillant les différents types produits.

Enfin une partie de l'étude entreprise a porté sur la reconnaissance de modules dans certaines catégories de vases. Après la fouille, il est apparu que les pichets, dont des exemplaires avaient été recueillis presque complets dans deux modules différents, présentaient non seulement une normalisation morphologique mais aussi un rapport de volume entre les deux types retrouvés. Ainsi nous avons entrepris de calculer le volume des vases archéologiquement complets (volume utile), soit au moyen de brisures de riz quand cela était possible, soit mathématiquement par le système du

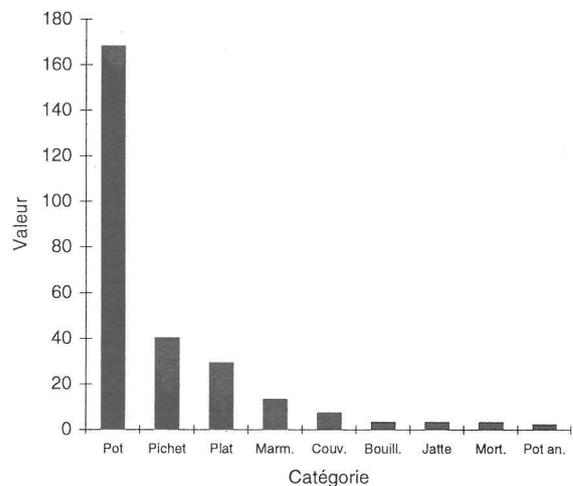


Tableau 1 - Répartition proportionnelle des vases par catégorie.

volume des troncs de cône. Cette approche métrologique n'a pas été aussi poussée que celle réalisée, par exemple, sur l'atelier de La Boissière-Ecole (Dufay *et alii* 1993) mais a fourni des résultats intéressants.

Bien que des modules semblent exister dans certaines catégories de vases, il convient de noter que le nombre d'individus représentant chaque groupe demeure insuffisant pour valider statistiquement l'hypothèse. De surcroît, il convient de ne pas oublier que les mesures ont été faites sur des exemplaires de vases mis au rebut parce qu'endommagés ou imparfaits, d'où des résultats pouvant être aléatoires. Cependant et malgré ces réserves, il apparaît une normalisation dans la production et l'utilisation des mesures de volumes en usage dans le monde gallo-romain.

2. Les pots et pots ansés (Fig. 2 et 3).

Cette catégorie de vases est celle représentée majoritairement dans le dépotoir. Bien qu'il ne faille pas considérer le dépotoir comme le reflet exact de la production, le nombre d'individus identifiés, 168, soit 62,7 % du lot étudié, incite à penser que ce type constituait la part la plus importante de la production de l'officine. Les pots ansés dont seuls 2 exemplaires ont été repérés ne diffèrent des autres pots que par la présence d'un système de préhension.

a. Aspects techniques particuliers.

Les pots les plus petits (modules 1 et 2, Fig. 2, n^{os} 1 et 2) ont fait l'objet d'une finition plus soignée. Les parois externes sont lissées. Pour 2 exemplaires, le traitement de surface va jusqu'au lustrage donnant un effet de légères cannelures horizontales.

b. Intérêts typo-chronologiques.

La céramique commune gallo-romaine en usage à Mâcon au I^{er} s. nous est assez bien connue grâce notamment aux fouilles de la nécropole qui ont permis de mettre au jour des urnes en céramique et des ensembles clos de céramiques utilisées à l'occasion de "banquets funéraires" (Barthélemy et Depierre 1990 et Barthélemy 1991-2). En ce qui concerne la céramique du II^e s., si quelques sites de consommation ont livré du mobilier, jusqu'à présent aucune étude exhaustive n'a été réalisée sur la céramique.

Comparées à ce que nous connaissons du I^{er} s., les

poteries retrouvées cours Moreau, qui ont le mérite de constituer un ensemble assez bien daté, illustrent l'évolution de la vaisselle culinaire entre le I^{er} et le II^e s. Pour chaque catégorie de poterie fabriquée dans l'atelier, nous examinerons son intérêt du point de vue typo-chronologique.

Les pots sont certes les récipients les plus courants dans l'univers domestique, mais aussi ceux qui offrent le moins de critères évolutifs permettant une datation. Cela est particulièrement flagrant pour les pots à col mouluré que l'on rencontre durant les I^{er} et II^e s. Plus intéressants sont les pots dont la lèvre en bourrelet est, dans sa partie supérieure, horizontale et creusée de sillons (Barthélemy et Depierre 1990, p. 94, F.7). Ce type, à col lisse, semble exister jusqu'au milieu du I^{er} s. apr. J.-C.

Dans le dépotoir apparaissent en majorité (59 %), à côté des formes à col mouluré et surtout pour les grands modules, des pots avec un col lisse et court. Ce dernier type semble bien correspondre à une évolution qui caractérise les pots du II^e s. Du fait de leur col, ces pots ont un aspect plus trapu que ceux à col mouluré.

Les 2 pots ansés (Fig. 3, n^o 4) possèdent un col mouluré et témoignent d'une perdurance de cette forme que l'on rencontre au I^{er} s. Un vase de ce type, daté du I^{er} s., a été utilisé comme urne funéraire dans la nécropole (Barthélemy et Depierre 1990, p. 94, F.46).

Il est intéressant de souligner que les pots, qui ont été fréquemment utilisés comme réceptacle pour les ossements brûlés des défunts, en revanche, ne se retrouvent pas dans les ensembles de vaisselle des repas funéraires.

c. Les modules.

La recherche d'éventuels modules a porté sur 25 individus complets ou archéologiquement complets. Le calcul des volumes par l'utilisation de brisures de riz ou de manière mathématique et la mesure de certains paramètres (hauteur, diamètre intérieur du bord, diamètre extérieur maximum de la panse, diamètre intérieur du fond) nous ont conduit à proposer 11 modules différents (Tableau 2). Les résultats les plus intéressants concernent les modules 2 à 5 qui sont en progression régulière de 0,27 l à chaque fois, ce qui correspond à une mesure gallo-romaine : l'hémine. De

MODULE	VOLUME	H.	DIAM. bord	DIAM. max	DIAM. fond	ind. comp.	Nb. tot. ind	C.M.	C.C.
1 (Fig. 2, n ^o 1)	2.5 hem.	130	71	110	46	1			
2 (Fig. 2, n ^o 2)	3 hem.	137	77	132	52	6	12	12	0
3 (Fig. 2, n ^o 3)	4 hem.	152,5	83	146	62	2	6	6	0
4 (Fig. 2, n ^o 4)	5 hem.	162	92	155,5	67	4	26	23	7
5 (Fig. 2, n ^o 5)	6 hem.	168	98	162	68	5	6	1	5
6 (Fig. 2, n ^o 6)	7 hem. ?	172	94	162	58	1	36	3	33
7 (Fig. 2, n ^o 7)	10 hem. ?	198	113	186	76	2			
8 (Fig. 2, n ^o 8)	12 hem. ?	210	120	194	86	2	7	3	4
9 (Fig. 3, n ^o 2)	12 set. ?	285	160	250	96	1	40	17	23
10 (Fig. 3, n ^o 1)	20 set. ?	327	180	288	110	1	27	4	23
11 (Fig. 3, n ^o 3)	?		232	344	140	0	4		4

Tableau 2 - Modules dans la catégorie des pots.

Les valeurs pour les mesures de la hauteur et des différents diamètres sont des moyennes exprimées en millimètres et calculées à partir des individus complets ou archéologiquement complets ;

C.M. = col mouluré ; C.C. = col court ;

1 hémine (*hémimia*) = 0,2736 litre ; 1 setier (*sextarius*) = 0,5475 litre = 2 hémines ;

le décompte des individus par module n'a pas toujours été possible lorsque le seul élément représentant le vase était un fragment de rebord. En conséquence, nous avons regroupé certains modules : 1/2 et 7/8 ; quand une incertitude existe quant au volume du module, l'expression de celui-ci en mesure romaine est suivie de "?".

plus leur volume utile peut également s'exprimer selon cette unité : de 3 à 6 hémines.

Ces données doivent bien entendu être considérées comme une ébauche et demandent à être complétées par des études complémentaires à partir des sites de consommation.

Nous avons ainsi l'image, même si cela n'est pas une

nouveauté, de la normalisation et de la calibration de la production céramique selon des unités de volumes qui mettent en évidence la romanisation.

3. Les pichets (Fig. 4).

Ces formes fermées mono-ansées représentent 40 individus, soit 14,9 % de l'effectif du dépotoir. Le bord en est circulaire et la lèvre formée par un simple

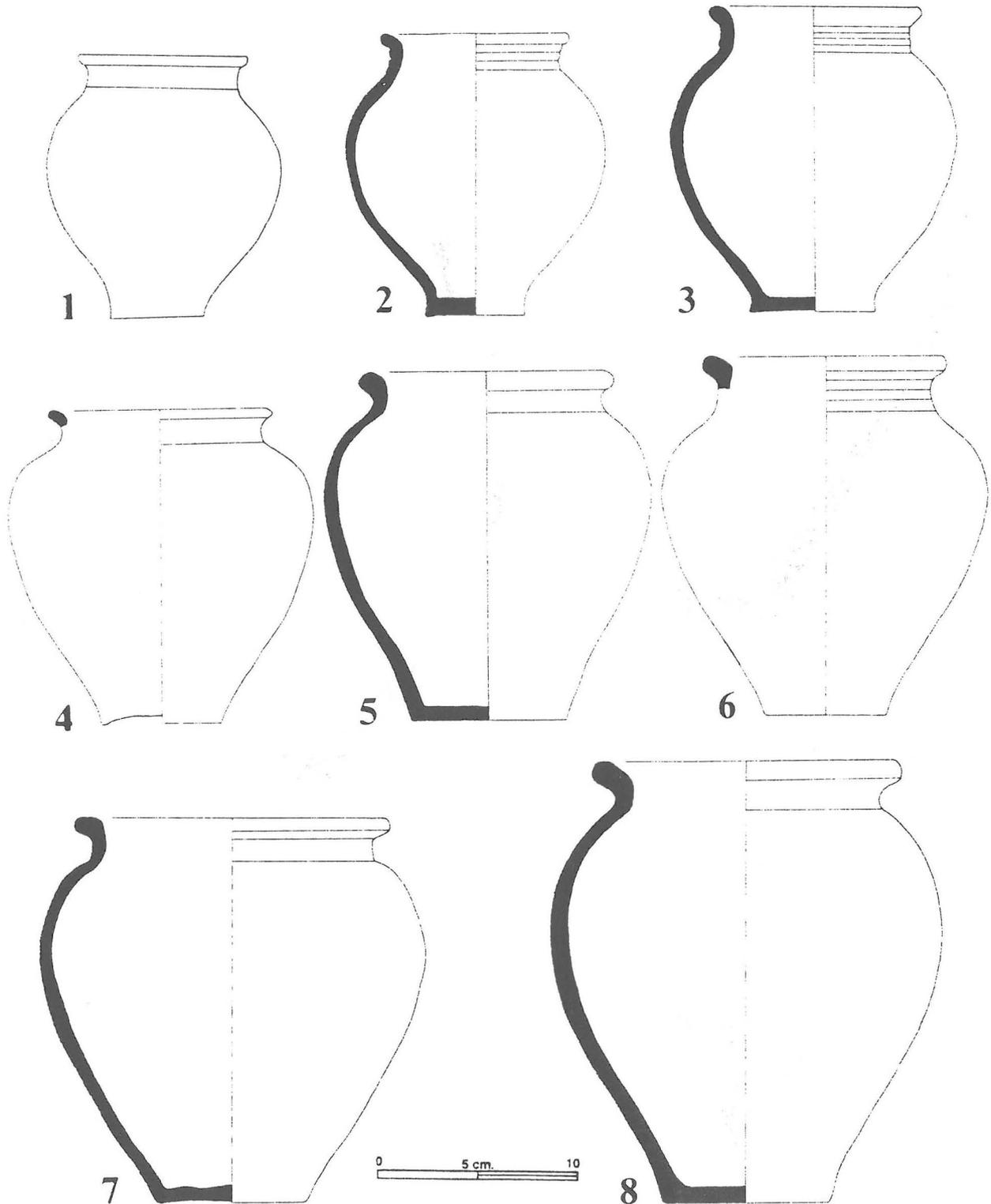


Figure 2 - Mâcon, cours Moreau, maison médicale du Clos de la Moussière (1991). Céramique commune sombre : pots (II^e s).

bouirelet, le col est tronconique et l'épaule marquée par un léger ressaut. Ces vases à liquide se rapprochent de la forme à bec pincé définie comme bouilloire (cf. l'article de C. Batigne et A. Desbat dans la présente livraison). Ces vases avaient-ils la même fonction ? Etant donné qu'ils ne portent aucune trace d'usage, il

est difficile de se prononcer sur leur fonction primaire, si ce n'est que la pâte dans laquelle ils sont fabriqués leur confère une résistance aux chocs thermiques. Pour abonder dans ce sens nous avons figuré un grand vase de ce type (Fig. 4, n° 4), provenant d'une fosse fouillée rue Tilladet en 1994 et qui porte dans la partie

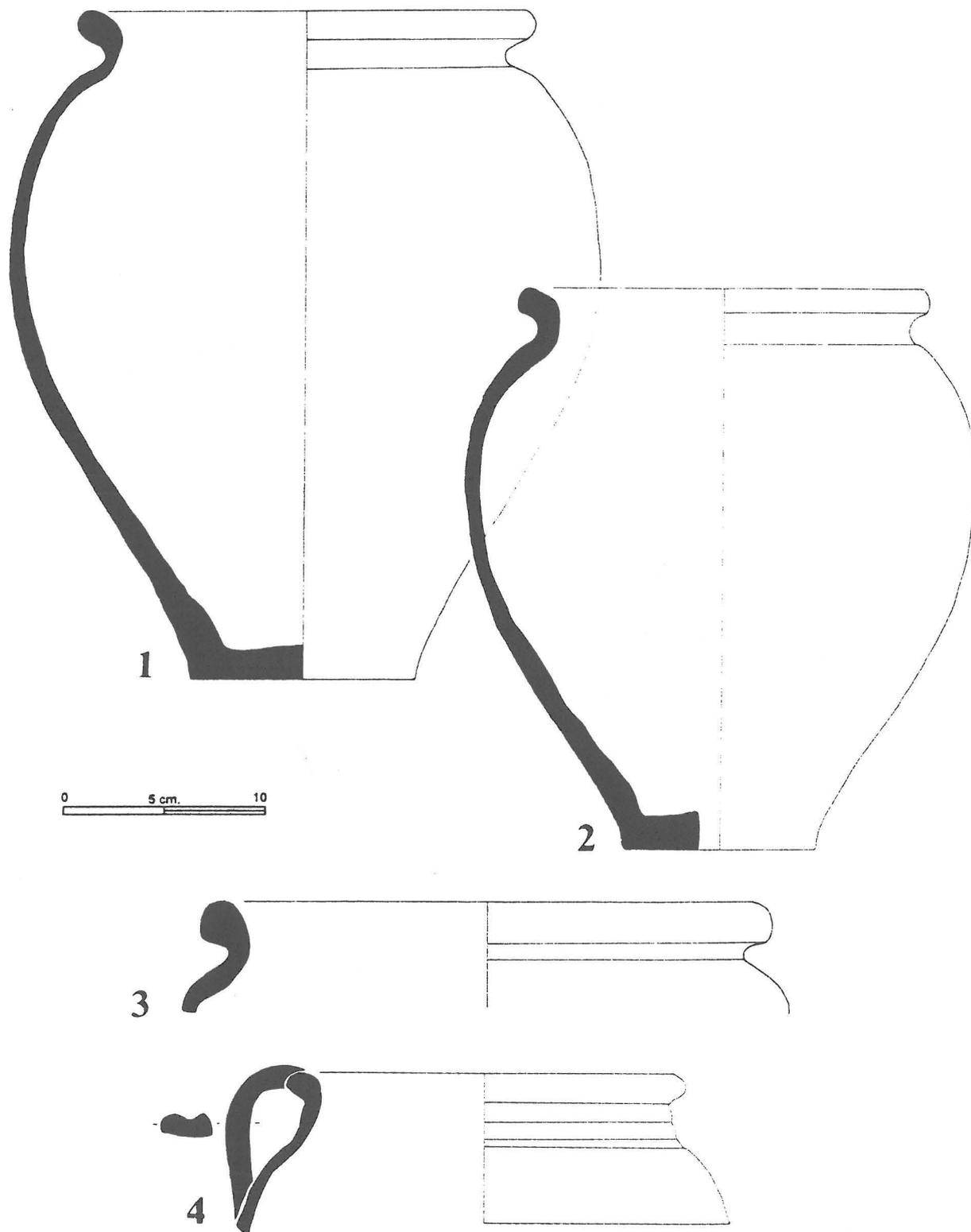


Figure 3 - Mâcon, cours Moreau, maison médicale du Clos de la Moussière (1991).
Céramique commune sombre : pots et pot ansé (II^e s.).

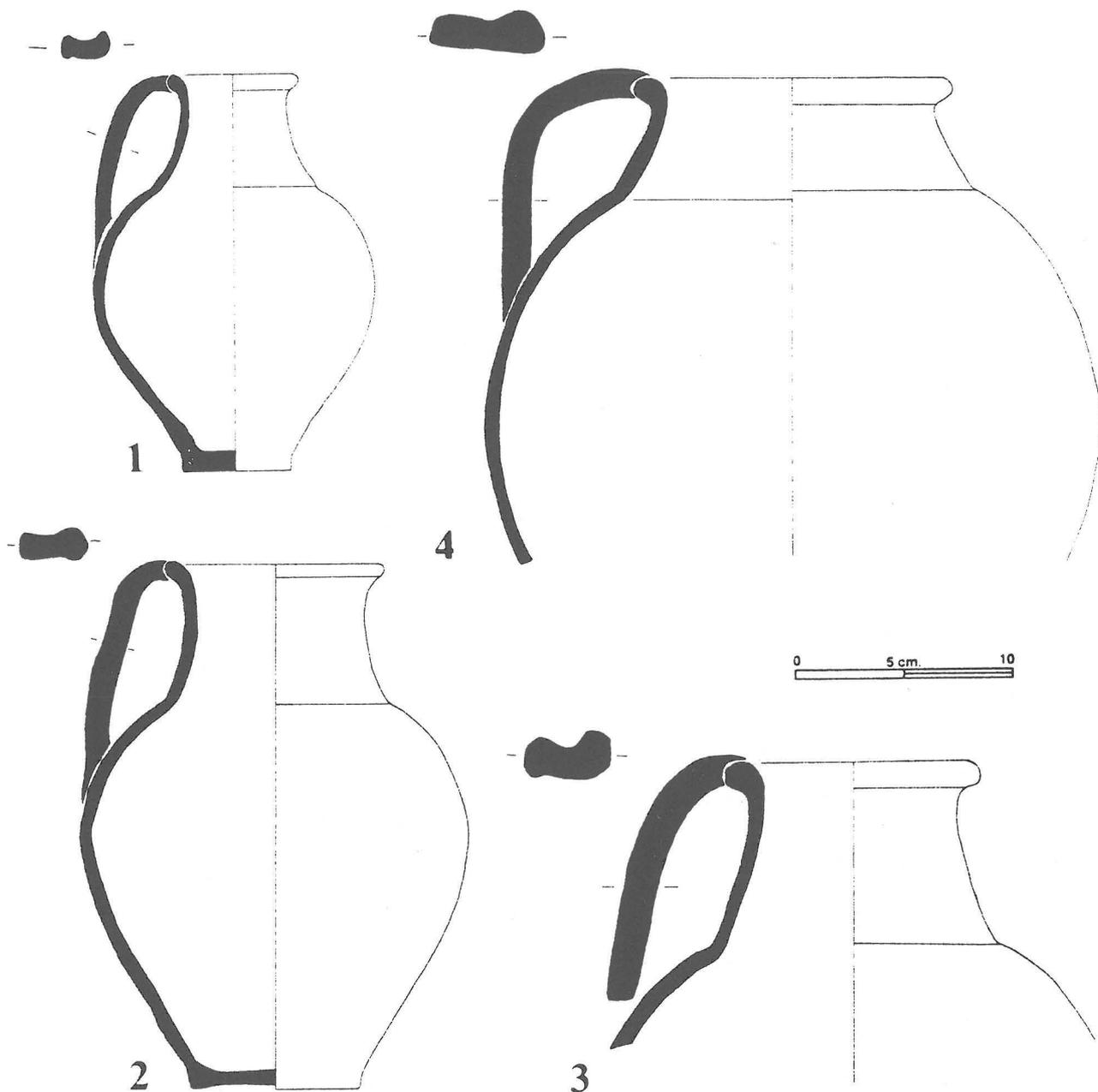


Figure 4 - Mâcon, cours Moreau, maison médicale du Clos de la Moussière (1991) et rue Tilladet (1994).
Céramique commune sombre : pichets (II^e s.).

inférieure de sa panse des traces de chauffe. Cette découverte tendrait donc à confirmer l'utilisation de ces récipients pour chauffer des liquides.

a. Aspects techniques particuliers.

Les anses de ces pichets ont été réalisées par tournage. Il s'agissait de tourner des cylindres sans fond qu'il suffisait ensuite de couper, en un point sur la hauteur pour obtenir les rubans d'argile nécessaires à la confection des anses. Il était ainsi facile de calibrer la taille de ces anses selon le module des pichets. Ce mode de fabrication se détecte à l'aspect des bords latéraux de l'anse. D'un côté, la partie supérieure du cylindre, le bord a été arrondi au tournage, de l'autre, la partie inférieure du cylindre reposant sur la girelle, le bord a été repris au moment de la pose de l'anse créant

ainsi un repli dans sa partie inférieure. Il est d'ailleurs à noter que les anses sont toujours posées de la même manière : face à l'anse le repli est à gauche, à l'exception d'un exemplaire, "accident" ou travail d'un gaucher ?

b. Intérêt typo-chronologique.

Jusqu'à présent ces formes n'existent pas dans les contextes du I^{er} s. à Mâcon. En revanche, on en connaît dans des ensembles du II^e s. : dans un dépotoir domestique daté par une fibule émaillée lors des fouilles de l'hôpital des Chanaux (Barthélemy 1976) ou dans le remplissage des fosses d'extraction de limon du parking Rambuteau (Barthélemy et Pelletier 1995). On connaît également ce type de vase en contexte funéraire, un pichet de petit module a été découvert dans une inhumation en 1993 à Martailly-les-Brancion

(Barthélemy et Cognot 1994). Une série de 12 monnaies de bronze qui accompagnaient le défunt a permis de dater cette inhumation du II^e s. Si l'on ne situe pas encore chronologiquement son apparition dans le vaisselier mâconnais, le pichet constitue nettement un type attribuable au II^e s.

c. Les modules.

Ce groupe de vases est apparu au départ comme celui où la notion de module était la plus flagrante, d'autant que des exemplaires bien conservés ont permis de mettre rapidement en évidence un rapport de volume d'un tiers entre le module 2 (Fig. 4, n° 2) et le module 1 (Fig. 4, n° 1). 4 modules ont été repérés (Tableau 3) dont seuls 2 ont livré des exemplaires complets ou archéologiquement complets. Le module 4, identifié seulement par un rebord et un fragment d'anse, a pu être figuré dans les planches grâce à l'exemplaire mis au jour rue Tilladet (Fig 4, n° 4).

MODULE	VOLUME	Nb. ind. comp.	Nb. tot. ind.
1 (Fig. 4, n° 1)	3 hem	4	19
2 (Fig. 4, n° 2)	9 hem	3	18
3 (Fig. 4, n° 3)	?	0	2
4 (Fig. 4, n° 4)	?	0	1

Tableau 3 - Modules dans la catégorie des pichets.

4. Les bouilloires (Fig. 5, n° 1).

Cette forme fermée, mono-ansée, à col tronconique et bec pincé n'existe qu'en 3 exemplaires, soit 1,1 % du lot. De plus, aucun individu complet n'a pu être reconstitué. Pour cette catégorie, on ne peut donc pas discuter de l'existence de modules.

Intérêt typo-chronologique.

Bien connu à Chalon, ce type de vase apparaît à la fin du I^{er} s. (Bonnamour 1987). La présence des bouilloires en céramique dans le dépotoir du cours Moreau confirme bien le renouvellement du vaisselier culinaire au II^e s.

5. Les plats à cuire (Fig. 5).

Ces formes basses, ouvertes, à fond plat et bord oblique avec une lèvre amincie légèrement rentrante, sont inspirées visiblement des plats à vernis rouge pompéien assez courants dans les ensembles du II^e s. à Mâcon. Ces "ersatz" portent parfois, à l'intérieur, sur les parois ou le fond, des lignes concentriques lustrées qui "évoquent" l'aspect du revêtement des plats à vernis rouge. Cette catégorie comporte 29 individus soit 10,8 % du total des vases.

a. Intérêt typo-chronologique.

Ce type de récipient de cuisson en céramique commune sombre est absent des lots de poteries du I^{er} s. A cet égard, on peut remarquer qu'une seule fosse de la nécropole a livré 3 plats à vernis rouge pompéien de type précoce avec leur couvercle (Barthélemy et Depierre 1990, p. 27, F.47). A l'hôpital des Chanaux, le dépotoir du II^e s. cité précédemment a fourni un plat à vernis rouge interne et un plat à cuire en commune sombre du type de ceux provenant du cours Moreau. Comme le pichet, le plat à cuire correspond à une forme nouvelle qui souligne l'évolution que connaît le vaisselier culinaire au II^e s.

b. Les modules.

Quatre tailles différentes de plats ont été identifiées (Tableau 4). Le plus grand des modules (Fig. 5, n° 6) a été figuré, car plus représentatif, par un exemplaire ne provenant pas du dépotoir mais d'un niveau du secteur 2 de la fouille. Un "plat" de taille très réduite (Fig. 5, n° 2 ; diam. : 90 mm), classé dans ce groupe, doit être considéré comme un raté et n'a pas été conservé comme module.

MODULE	DIAMETRE	Nb. tot. ind
1 (Fig. 5 n° 3)	220	4
2 (Fig. 5 n° 4)	240/260	19
3 (Fig. 5 n° 5)	340	1
4 (Fig. 5 n° 6)	420	4

Tableau 4 - Modules dans la catégorie des plats.

6. Les marmites (Fig. 6).

Représentées par 13 individus (4,9 % du lot), les marmites constituent la catégorie de vases qui offre le plus de variabilité du point de vue morphologique. Il s'agit de formes ouvertes, hautes, à fond plat, sans pieds. La vasque est évasée mais peut se refermer dans la partie supérieure (Fig. 6, n°^{OS} 1, 2, 5). Quand le col est marqué, le contact panse/col forme une carène mousse (Fig. 6, n° 3) ou anguleuse qui peut être soulignée par un ou deux sillons (Fig. 6, n° 2). Le col, resserré, est lisse. Le bord éversé est doté d'une lèvre en bourrelet parfois simple, parfois pendante (Fig. 6, n° 6), parfois sub-rectangulaire avec une dépression dans la partie supérieure (Fig. 6, n°^{OS} 3, 7 et 8).

a. Aspects techniques particuliers.

Ces marmites sont cuites en mode B et, sur les sites de consommation, les exemplaires mis au jour sont classés sans conteste avec la commune grise. Une des pièces du dépotoir, recueillie intacte (Fig. 6, n° 4), est de couleur orangée uniforme. Cet aspect peut être considéré comme le résultat d'un raté de cuisson, mais d'autres formes (jatte et mortier) posent le problème du mode de cuisson utilisé dans une période où la cuisine rouge tend à se développer.

b. Intérêt typo-chronologique.

La marmite vient supplanter dans la batterie de cuisine des Mâconnais du II^e s. le plat à cuire de tradition laténienne différent du plat à cuire, copie des vases à vernis rouge pompéien. Le plat de tradition gauloise à fond plat, à panse plus ou moins oblique, bord éversé ou rentrant et lèvre élargie horizontale portant des sillons, est donc connu dans les habitats du I^{er} s. av. J.-C. (Barthélemy 1968-69). Pour la période gallo-romaine, il fait partie des ensembles céramiques de la nécropole au I^{er} s., c'est d'ailleurs dans ce contexte que l'on peut mettre en évidence la transition qui s'effectue entre le plat gaulois et la marmite. Sur le site des Cordiers, la fosse 75 (Barthélemy et Depierre 1990, p. 35), datée du début du II^e s. par des plats en sigillée de Lezoux, de type Curle 15 et signés SEVERVS, a livré un plat atypique, à panse oblique muni d'une simple lèvre arrondie. Cette fosse à vaisselle funéraire, la plus récente de ce secteur, témoigne d'une modification dans la tradition de ce type de plat car toutes les autres fosses, plus anciennes, ont fourni des plats aux

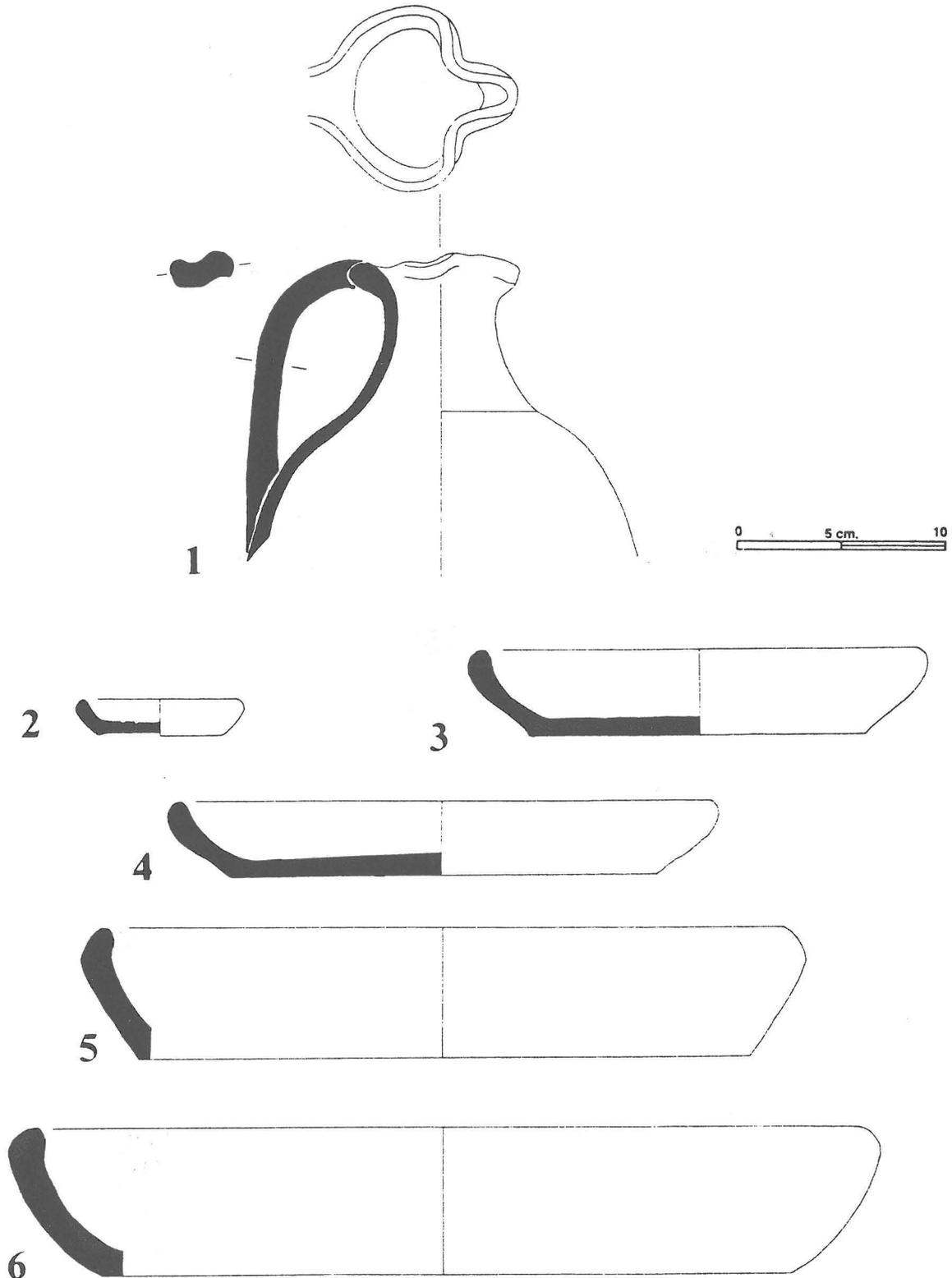


Figure 5 - Mâcon, cours Moreau, maison médicale du Clos de la Moussière (1991).
Céramique commune sombre : bouilloire et plats (II^e s.).

formes dérivées de la tradition laténienne. Plus significative encore est la fosse 14 du secteur de La Maison-née qui a livré une forme quasiment complète de marmite tripode (Fig. 6, n° 10), ainsi qu'un rebord d'une autre forme semblable à celles du dépotoir (Fig. 6,

n° 9). La première de ces marmites est, par sa pâte, d'une facture qui diffère des vases que l'on peut attribuer à la production locale et qui constituent la vaisselle culinaire des fosses à céramiques de la nécropole antique. La datation de cette fosse est donnée par des

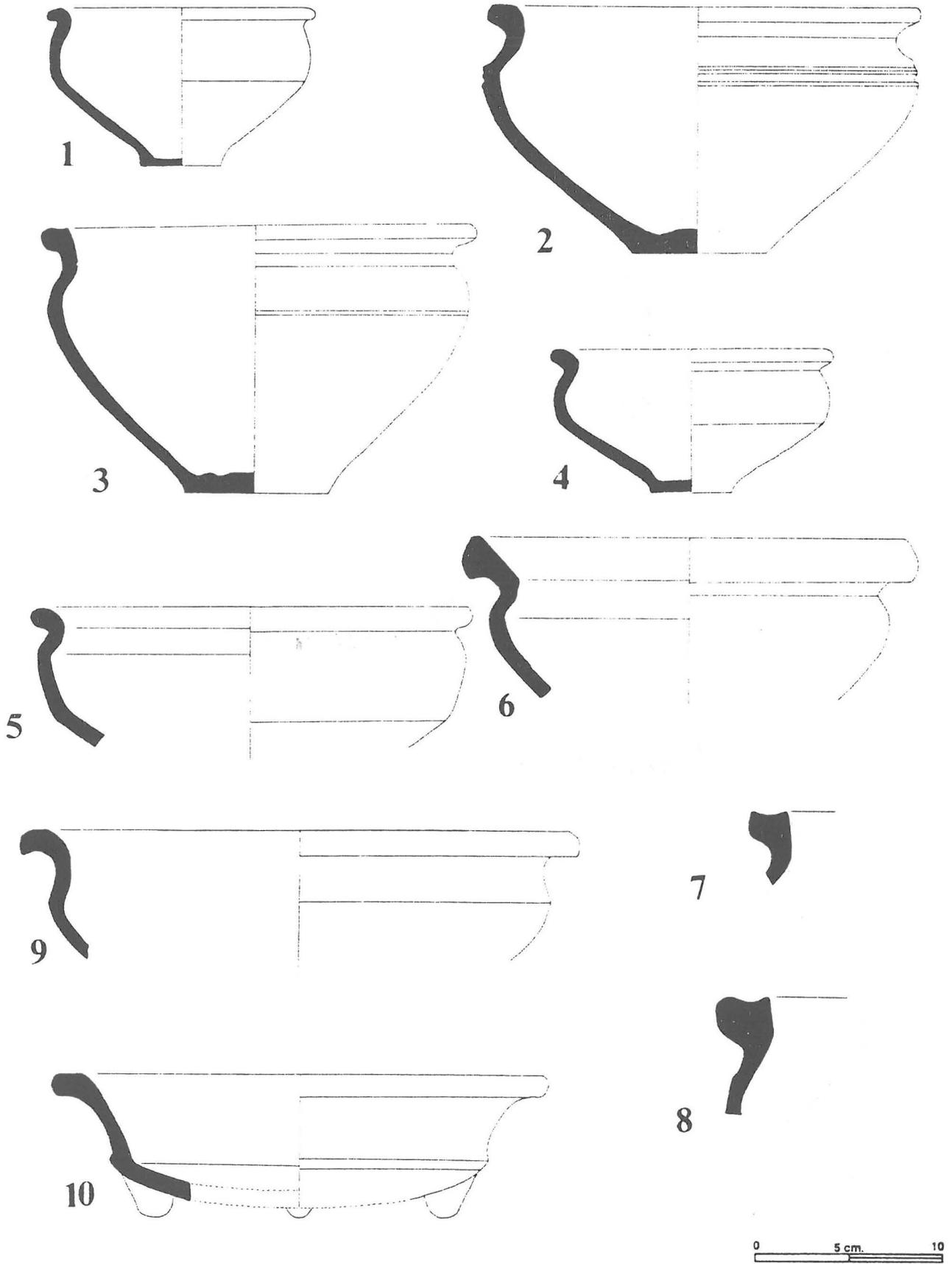


Figure 6 - Mâcon, cours Moreau, maison médicale du Clos de la Moussière et rue des Cordiers, la Maisonnée (1991).
Céramique commune sombre : marmites (12^e s.).

vases sigillés (Curle 15, Drag. 35/36, Ritt. 12) qui permettent de la situer au début du II^e s. Ce cas illustre l'idée de l'arrivée de nouveaux produits sur le marché, mais il faudrait valider cette hypothèse par des analyses physico-chimiques.

Ces exemples, même si nous n'avons pas une connaissance exhaustive de la production des potiers de *Matisco*, permettent de considérer que les marmites sont des éléments typiques du registre des céramiques du II^e s.

c. Les modules.

Si la taille des marmites varie "de l'individuel au familial", nous n'avons cependant pas discerné de véritables modules parmi la production de l'atelier. Sur le site du parking Rambuteau (Barthélemy et Pelletier 1995) nous avons d'ailleurs recueilli des marmites d'une taille qui n'est pas représentée cours Moreau. Cette absence de normalisation se retrouve d'ailleurs dans la variabilité des formes. Peut-être que cela suggère que la marmite faisait l'objet d'un choix plus attentif de la part du consommateur.

7. Les couvercles (Fig. 7, n° 1).

Les couvercles retrouvés dans le dépotoir (7, soit 2,6 %) sont dans leur forme générale assez classiques, c'est-à-dire qu'il s'agit d'un cône relativement aplati avec un bouton de préhension au sommet. En revanche, le bord est peu classique puisque la lèvre est élargie, horizontale et qu'elle déborde largement sur l'intérieur du couvercle. Certains exemplaires présentent un lissage soigné de la surface externe.

Pour ces objets nous ne pouvons pas parler de modules différents car les exemplaires recueillis sont tous de la même taille. Leur diamètre pourrait permettre de les associer aux modules de pots 5, 6, 7 et 8.

Intérêt typo-chronologique.

Jusqu'alors nous ne connaissons pas ce type de couvercle sur les sites de consommation. En l'état actuel il est donc difficile de leur donner une valeur chronologique.

8. Les jattes (Fig. 7, n°s 2 et 3).

Seules trois poteries de ce type ont été reconnues (1,1 %). Ce sont des formes ouvertes à panse oblique, se redressant légèrement dans leur partie supérieure, sans col avec un bord rentrant, la lèvre est droite et oblique vers l'intérieur. Si ce type de récipients se trouve déjà dans le répertoire de La Tène, il se perpétue tout au long du I^{er} s. Les jattes du dépotoir nous montrent que la fabrication et l'usage de ce récipient se continuent au II^e s. La particularité de ces jattes est la lèvre droite avec, dans un cas, un sillon, et la présence de deux moulures sur le haut de la panse. Leur autre particularité est d'avoir une teinte orangée uniforme. Comme nous l'évoquions plus haut, la question se pose de l'acte volontaire ou de l'accident de cuisson.

En ce qui concerne les modules, comme dans le cas des couvercles, nous ne possédons qu'un type unique dans le dépotoir.

Intérêt typo-chronologique.

Le cas de ces jattes rejoint celui des couvercles, en effet nous ne connaissons pas ce type de vases dans les sites de consommation. Cet état de fait amène à deux réflexions : dans un premier temps, il s'avère

important de reprendre le mobilier issu des fouilles anciennes et, dans un deuxième temps, de travailler sur la diffusion de l'atelier du cours Moreau.

9. Les mortiers (Fig. 7, n° 4).

Comme les jattes, seuls trois exemplaires ont été identifiés. La forme est classique avec une lèvre mince et retombante, portant un sillon sur la partie supérieure. Un fragment de mortier avec la partie déversoir a été recueilli dans le secteur 2 de la fouille. Cet exemplaire, dont la pâte présente des similitudes avec celles du dépotoir, possède cependant une lèvre plus épaisse. On peut noter sur ce mortier que le déversoir est réalisé en élargissant la lèvre et non pas rapporté comme sur les productions de La Ferté mises au jour sur le parking Rambuteau.

Pour ce type de vases la couleur claire peut être considérée comme volontaire.

Intérêt typo-chronologique.

Là encore, comme pour les jattes ou les couvercles, il faudra définir si ces vases sont des productions marginales ou s'ils occupent une part réelle du marché local.

IV. CONCLUSION

Ce travail sur le mobilier du dépotoir, s'il ne constitue sans doute qu'une étape dans l'étude de la céramique gallo-romaine à Mâcon, met en valeur quelques faits intéressants.

Tout d'abord il prouve de manière concrète l'existence d'un artisanat de la céramique dans la ville antique, car si nous connaissons les fours de potiers gaulois du site de Varennes-les-Mâcon (Barthélemy et Jeannet 1970), nous n'avons pas encore repéré les lieux de production du I^{er} s. Cet artisanat qui s'installe dans les restes d'un bâtiment important édifié durant la période Claude/Néron est le reflet d'une évolution certaine du paysage urbain entre le I^{er} et le II^e s., évolution dont les causes et la nature restent à définir.

Cet ensemble met parfaitement en évidence les modifications intervenues dans le vaisselier gallo-romain entre le I^{er} et le II^e s. Si les ensembles de la nécropole donnent l'image d'une vaisselle culinaire empreinte de la tradition laténienne, les vases du cours Moreau sont significatifs des changements attribuables à la romanisation. Cela est très net avec les pichets et les bouilloires, les marmites et les plats à cuire imitant la céramique à vernis rouge pompéien qui sont des formes que l'on ne rencontre pas au I^{er} s.

La mise en évidence de modules, en particulier dans la catégorie des pots, au-delà des renseignements qu'elle peut fournir sur la manière de travailler des potiers, peut servir de base à une approche différente des sites de consommation. Il pourrait être intéressant de savoir si d'un site à l'autre l'usage de tels ou tels modules a été privilégié et d'en déterminer éventuellement les raisons.

La vaisselle culinaire mâconnaise du II^e s. présente aussi la particularité d'être majoritairement cuite en mode réducteur (mode B). Alors qu'à Lyon, au sud de Mâcon, la culinaire rouge progresse de manière notable dans l'univers domestique (Batigne 1994), les sites de consommation de la région mâconnaise livrent en

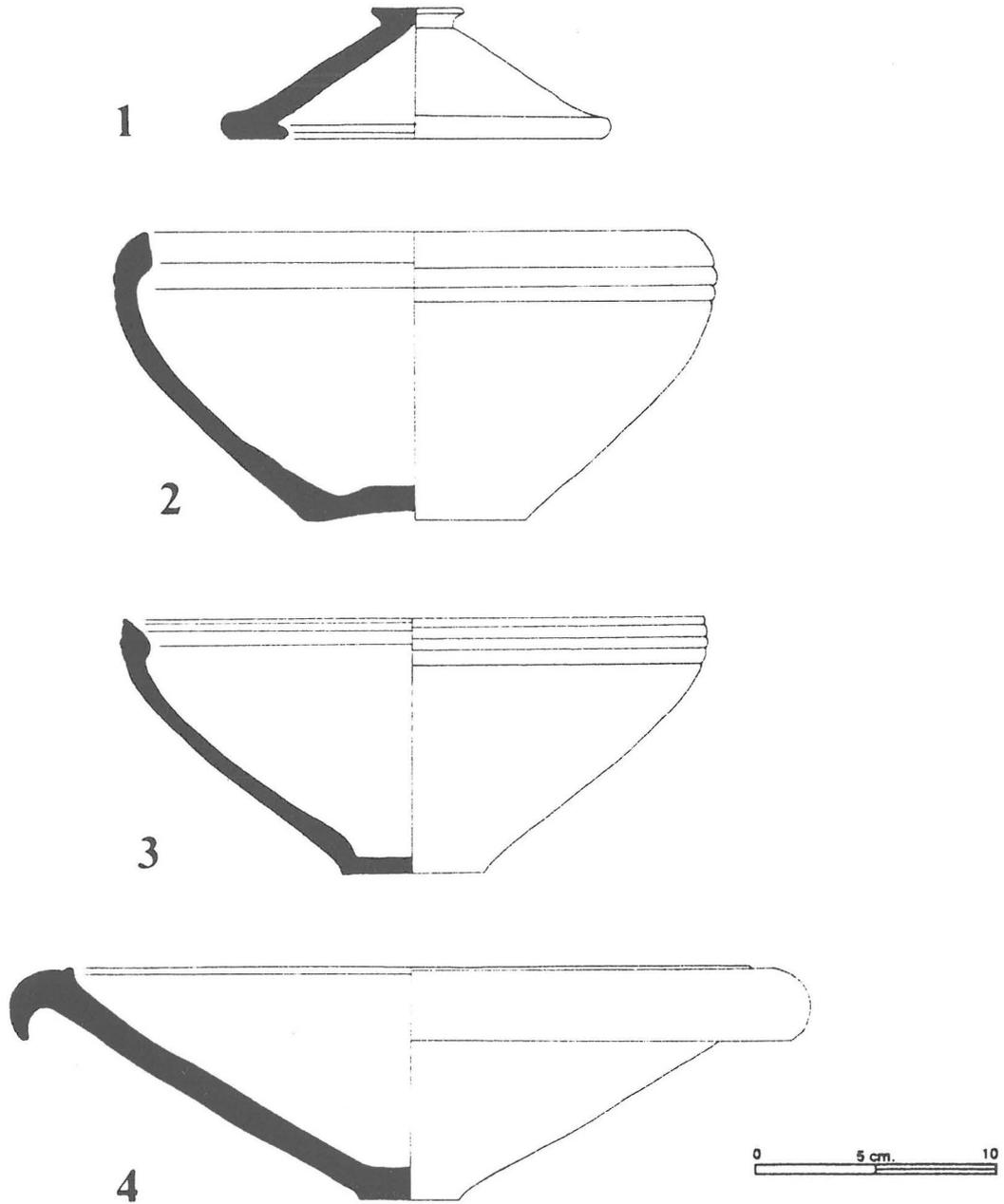


Figure 7 - Mâcon, cours Moreau, maison médicale du Clos de la Moussière (1991).
Céramique commune sombre : couvercle, jattes et mortier (II^e s.).

très faible quantité des tessons de vaisselle de ce type. Ceci est d'autant plus curieux que les ateliers, plus au nord, de la région chalonnaise produisent en masse des céramiques cuites en mode A (Joly 1996), céramiques que l'on retrouve d'ailleurs en majorité, par rapport à la commune grise, sur les sites des rives droite et gauche de la Saône au niveau de Tournus, à mi-chemin de Mâcon et Chalon. Ce phénomène ne signifie pourtant pas que Mâcon se soit trouvé en marge des circuits

de distribution, car bien que peu abondante on y trouve de la vaisselle culinaire rouge. De plus, les céramiques fines du centre de la Gaule ou de Gueugnon sont largement présentes dans le mobilier des sites de consommation. Les potiers mâconnais ont peut-être su conserver un large monopole sur le marché local de la vaisselle culinaire, restant fidèles à un mode de production traditionnel, mais s'adaptant aux évolutions du goût des consommateurs et des habitudes culinaires.



BIBLIOGRAPHIE

- Barthèlemly 1968-1969** : A. BARTHELEMY, *Matisco* à la lumière des découvertes récentes, dans *Annales de l'Académie de Mâcon*, tome IL, 1968-1969, p. 97-107.
- Barthèlemly 1976** : A. BARTHELEMY, Découvertes archéologiques sur le chantier du nouvel hôpital à Flacé, dans *Annales de l'Académie de Mâcon*, tome LIII, 1976, p. 1-14.
- Barthèlemly 1986 (2)** : A. BARTHELEMY, Découvertes archéologiques rue de l'Héritan, dans *Annales de l'Académie de Mâcon*, tome LXII, 1986, p. 145-152.
- Barthèlemly 1991** : D. BARTHELEMY, Fouille de sauvetage à Mâcon, rue Sirène et rue de Veyle, dans *Annales de l'Académie de Mâcon*, 4^e série, tome 3, 1991, p. 197-205.
- Barthèlemly 1991 (2)** : D. BARTHELEMY, *Mâcon, rue des Cordiers, la Maisonnée*, Document Final de Synthèse, 1991, 33 p.
- Barthèlemly et Cognot 1994** : D. BARTHELEMY et F. COGNOT, Martailly-Les-Brancion, bois des Tillots, dans *GAM-Info*, 2, 1994, p. 5-7.
- Barthèlemly et Depierre 1990** : D. BARTHELEMY et G. DEPIERRE, *La nécropole gallo-romaine des Cordiers à Mâcon*, 1990, 128 p.
- Barthèlemly et Jeannet 1970** : A. BARTHELEMY et A. JEANNET, Deux sites de La Tène finale : Varennes-lès-Mâcon et Saint-Symphorien-d'Ancelles (71), note préliminaire, dans *Terre-vive*, 15-16, 1970, p. 5-9.
- Barthèlemly et Pelletier 1995** : D. BARTHELEMY et L. PELLETIER, *Mâcon, parking Rambuteau*, Document Final de Synthèse (fouille de sauvetage), 1995, 114 p.
- Batigne 1994** : C. BATIGNE, *Etude de l'approvisionnement en céramique culinaire de Lyon du I^{er} siècle avant J.-C. au III^{ème} siècle après J.-C.*, Mémoire de Maîtrise, Université de Lyon, 1994, 132 p.
- Bonnamour 1987** : L. BONNAMOUR, Chronique archéologique, dans *Mémoires de la Société d'Histoire et d'Archéologie de Chalon-sur-Saône*, 56, 1987, p. 15-51.
- Cognot 1990** : F. COGNOT, Recherches archéologiques rue Guichenon (ancienne imprimerie Protat), dans *Groupement Archéologique du Mâconnais, Société des Grottes d'Azé*, 1990, p. 59-70.
- Dufaÿ et alii 1993** : B. DUFAÿ, S. RAUX et Y. BARAT, Des pots et des chiffres ou quelques approches quantitatives : comptage, sériation, métrologie, à propos de sept tonnes de céramique commune de l'atelier de La Boissière Ecole (Yvelines), dans *S.F.E.C.A.G., Actes du congrès de Versailles*, 1993, p. 95-109.
- Jeanton 1927** : G. JEANTON, *Le Mâconnais gallo-romain, région de Mâcon*, 1927.
- Joly 1996** : M. JOLY, L'atelier de potiers gallo-romain de La Ferté, dans *30 ans d'archéologie en Saône-et-Loire*, catalogue d'exposition, Dijon, 1996, p. 275-277.



